©The Quilombo Publishing 2021

Dames du trône

Du roi féminisé aux femmes de poids

Femme de Foumban inconnue, photographe inconnu.

La plupart du temps, c'est du pouvoir des hommes que l'on se souvient. Il est question de leur prestige qui ruissela sur les peuples qu'ils gouvernèrent : la prestance du monarque, le faste de sa cour, sont supposés rejaillir sur ceux sur lesquels s'exerce son autorité, y compris au sein de sociétés très hiérarchisées, parfois esclavagistes[1]. Il en va de même en ce qui concerne le royaume bamoun, petit territoire d'environ huit mille mètres carrés. Au Cameroun où il se trouve, le royaume bamoun est associé à une figure masculine. Le roi Njoya ne fut peut-être pas le plus flamboyant des monarques de son peuple. Cependant, il fut celui qui eut affaire aux colons, celui qui apparaît dans leurs archives et

[1] Au début du 20ème siècle, la population du royaume bamoun est constituée aux deux tiers de personnes serviles. Il s'agit de descendants de captifs issus des guerres du siècle précédent ou de prisonniers récents réduits en esclavage. La condition servile peut aussi sanctionner certains actes comme l'opposition au roi.

©The Quilombo Publishing 2021

dont le règne fut en partie documenté. De plus, Njoya fut celui des rois bamouns qui, mettant au point un système d'écriture, tint à consigner l'histoire et les usages de son royaume. C'est surtout cela que les Camerounais non originaires de cette région du pays retiennent de lui. Par une de ces ironies dont l'histoire a le secret, ce monarque attaché à la mémoire des siens fut celui qui se défit du Mandu Yenu[2]de son père afin de complaire à ses alliés allemands. Il fut le dernier roi bamoun à diriger un état souverain – bien structuré, puissant et prospère –, celui dont le règne de trente-huit ans, marqué par la présence coloniale, vit s'imposer une nouvelle administration qui lui ôta son pouvoir.

Ayant choisi de collaborer avec les colonisateurs allemands afin de préserver ses terres et son pouvoir, le roi Njoya fut exilé par les Français lorsque ceux-ci firent main basse sur le Cameroun. Il mourut en résidence surveillée, loin de son royaume, séparé de son peuple. Les Français voyaient en lui un despote esclavagiste, un mégalomane persécuteur de chrétiens, et l'organisation du royaume bamoun était incompatible avec leur projet colonial. Ils s'employèrent donc à la briser. Ces deux faces d'une même médaille servent la postérité du personnage. Par sa brutalité, son caractère humiliant, le traitement infligé par les colonisateurs français au monarque bamoun en fait une victime, non des rivalités entre puissances européennes, mais de l'ordre colonial dans son ensemble. Les jeunes générations, peu instruites de ces questions pauvrement prises en compte par les programmes scolaires, devraient recevoir des informations leur permettant d'appréhender la complexité des faits historiques.

La collaboration d'Ibrahim Njoya avec l'Allemagne fut la garantie pour lui de conserver son autorité sur ses sujets. Elle eut de graves répercussions sur l'action de résistants tels que Rudolf Douala Manga Bell, Adolphe Ngosso Din, Madola ma Dimale ou Martin Paul Samba, exécutés le 8 août 1914 par les Allemands. Leur projet de soulèvement avait été divulgué aux autorités coloniales par Njoya, notamment. Convié à se joindre à la lutte, le monarque bamoun ne s'était pas borné à refuser, se faisant aussi l'obligation de dénoncer la révolte. Njoya connut deux modèles coloniaux différents. Le système allemand, axé sur l'exploitation économique, n'entendait pas modifier les structures sociales bamoun et les laissa intouchées. Sous ce régime qui n'entamait ni sa légitimité, ni son territoire[3], ni ses prérogatives traditionnelles, *mfom*[4] Njoya fut un monarque ouvert aux apports étrangers

[2] Nom du trône des rois bamouns depuis Mbuombuo, le 11ème monarque.
[3] Ce fut le cas dans d'autres régions du Cameroun.
[4] Titre principal des rois bamouns. Le mot signifie « celui à qui les richesses viennent sans effort ».

©The Quilombo Publishing 2021

de toute nature, qu'il s'agisse de techniques nouvelles, de religion[5], ou même de botanique puisqu'il expérimenta de nouvelles semences.

Comme d'autres monarques subsahariens à travers la longue histoire de la rencontre entre Afrique et Europe, Njoya se montra curieux des avancées européennes et pensa acquérir un peu de la puissance des étrangers en s'associant à eux. En ce qui le concerne, cette façon de faire n'attendit pas la présence européenne pour se manifester. Menacé au moment de son intronisation, c'est aux Peuls que Njoya fit appel pour se maintenir sur le Mandu Yenu. Une fois victorieux, il chercha à se doter du pouvoir ayant permis à ses alliés de triompher :

> En effet, entre 1896 et 1898, était intervenue une manière de conversion à l'islam. Celle-ci se produisit à la suite d'une intervention des Peuls de Banyo sollicités par le jeune Njoya qui venait de monter sur le trône et se trouvait aux prises avec une guerre civile. La « victoire du cheval » conduisit le roi à demander aux Peuls islamisés l'envoi de marabouts. Elle l'incita encore à élaborer une écriture, ce qui fut fait quelque temps plus tard[6].

C'est ainsi que diverses pratiques musulmanes firent leur apparition dans la société bamoun, sans que l'on renonçât pour autant aux traditions héritées des ancêtres. Pour celui qui devint alors le sultan Njoya, il ne s'agissait aucunement d'une question identitaire ou culturelle, celle-ci ne se posait pas. Seule la puissance l'intéressait, c'est-à-dire, ce qui permettait de rester maître chez soi dans un monde tumultueux. Lorsque les apports étrangers pouvaient mettre en danger la culture ancestrale, le pouvoir hérité des prédécesseurs, ils n'étaient pas adoptés. Par exemple, les missionnaires chrétiens ne purent convertir le roi bamoun, car cela aurait signifié le renvoi de centaines d'épouses[7], voire l'abdication.

Entre le monarque bamoun et les Allemands, il ne s'agit évidemment pas d'une collaboration égalitaire, mais d'une entente rationnelle entre gens au fait de l'état des forces en présence. À leur arrivée sur ses terres en 1902, Njoya s'opposa aux volontés guerrières

[5] C'est avec amabilité qu'il accueille la mission suisse de Bâle. C'est au départ de celle-ci et aussi pendant la Grande guerre qui voit des nations chrétiennes s'affronter entre elles et pour diverses autres raisons que ses rapports avec cette religion deviennent conflictuels. À ce sujet, on pourra lire : Nadeige Laure Ngo Nlend, « Le christianisme dans les enjeux de pouvoir en pays bamoun, Ouest du Cameroun, hier et aujourd'hui », *Études théologiques et religieuses*, vol. 88, N°1, 2013, pp. 73-87.
[6] Claude Tardits, « Réflexions sur le sacrifice dans la religion traditionnelle des Bamoun (Cameroun) », *Systèmes de pensée en Afrique noire*, N°4, pp. 117-129, 1979.
[7] Claude Tardits, op cit.

©The Quilombo Publishing 2021

de son entourage désireux de combattre les étrangers. Le souverain affirma avoir vu en rêve la venue des Allemands et la défaite cuisante promise aux siens s'ils s'engageaient dans la guerre. Aucun des peuples voisins n'avait pu vaincre les Allemands, ce qui apportait de l'eau à son moulin. Une autre politique fut donc préférée, qui consista à se montrer accueillant et conciliant avec les nouveaux maîtres du jeu. Aboubakar Njiasse Njoya, petit-fils du sultan, écrit que, dans ses rapports avec les Allemands, son auguste aïeul se considérait comme une femme face à un homme, situation ne lui laissant d'autre possibilité que l'obéissance[8]. S'il finit par leur donner un exemplaire du Mandu Yenu après avoir durablement repoussé cette requête, c'est qu'il s'y sentit acculé.

Dans une situation d'impuissance, face à un interlocuteur que l'on sait impossible à vaincre, les présents sont des tributs qui ne disent pas leur nom. Surtout lorsqu'il s'agit d'objets aussi symboliques, quasiment sacrés. Collaborant avec les Allemands, *mfom* Njoya pouvait ne voir aucun inconvénient à dénoncer la résistance anticolonialiste des rois d'autres régions du Cameroun. Après tout, le Cameroun, pure création européenne à l'instar de nombre de pays subsahariens actuels, n'avait pas grand-chose à voir avec ses racines, sa filiation. Le pays de Njoya était avant tout celui de ses aïeux, le territoire agrandi et rendu prospère par Mbuombuo, 11ème roi qui donna sa physionomie à la société bamoun. Le sort du Cameroun pouvait lui paraître secondaire. En revanche, l'idée qu'il se soit de bon cœur séparé d'un Mandu Yenu est tout simplement inconcevable.

En quoi le trône des rois bamouns peut-il intéresser aujourd'hui au-delà de ses qualités esthétiques et de sa valeur symbolique ? Ce n'est plus l'objet lui-même, mais l'histoire des hommes qui se tinrent de part et d'autre qu'il faut lire entre les rangs de perles et de cauris. D'un côté, ceux dont l'avidité persistante ne reflua pas devant ce que leurs interlocuteurs considéraient comme précieux, intouchable, incessible. De l'autre, ceux qui refusaient de se défaire d'une pièce sacrée, convaincus que cela attirerait sur eux des malheurs qui, en effet, ne tardèrent pas. Pratiquement dès leur arrivée en territoire bamoun, les Allemands, pressés de remplir leurs musées et même leurs demeures d'objets témoignant de leur domination sur des terres d'Afrique, convoitent le trône des Bamouns[9]. La pièce est somptueuse, imposante, et rare. Elle est, de plus, particulièrement signifiante. L'importance

[8] Aboubakar Njiasse Njoya, "The Mandu Yienu in the Museum Fûr Völkerkunde Berlin", Baessler-Archiv, Neue Folge, Ban XLII, p 22, 1994.
[9] Christaud Geary, "Bamun Two-Figure Thrones: Additional Evidence", *African Arts vol.16, N°4*, UCLA James S. Coleman African Studies Center, pp. 46-53 + 86-87.

©The Quilombo Publishing 2021

de l'art pour le peuple bamoun, la majesté des objets produits dans ses ateliers, sont bien connus des collectionneurs dès cette période. Quiconque s'intéresse aux artefacts subsahariens saura vite distinguer le style très caractéristique des Bamouns. Sous *mfom* Njoya, les artisans du royaume travaillent dans le but de répondre à la demande européenne, et des objets sont dès lors conçus pour le marché étranger.

Pour marquer l'alliance, consolider les bonnes relations avec ceux qu'il avait vu en rêve terrasser les siens, Njoya offre de nombreux objets, certains imposants. Le Mandu Yenu du roi Nsangu, son père, est le seul qu'il refuse de céder, y compris quand il lui est proposé de le vendre pour mille marks de l'époque et de recevoir, en échange, le trône du Kaiser[10]. Tous les procédés mis en œuvre afin de se procurer le seul objet que les Bamouns ne souhaitaient à aucun prix céder n'avaient pour but que de déplacer la sur le terrain symbolique la guerre qui ne s'était pas faite par les armes. Pour les Bamouns, compte tenu de la nature de l'objet, donner un trône, le vendre ou l'échanger revenait au même. C'était abandonner une part essentielle de soi, livrer un morceau de son âme, se condamner à n'être jamais l'égal de celui qui obtenait de vous pareille reddition. Il n'y a pas d'amitié entre colonisateurs et colonisés. La cordialité des échanges n'efface pas la réalité du type de relation que forge la domination coloniale. Bien au contraire, cette rondeur que l'on prétend conférer aux angles en dissimule à peine le tranchant. Cette situation semble plus terrible que celle dans laquelle une violence crue s'abat sur les assujettis. Au moins sait-on à quoi s'en tenir.

La question de savoir si le Mandu Yenu présenté au Humboldt Forum de Berlin est une copie ou si c'est l'inverse n'a pas de sens. Pour ceux qui l'ont créé, l'objet représente quelque chose qui ne se duplique pas. Dès lors qu'il a été décoré de perles, c'est le Mandu Yenu, trône des souverains bamouns depuis Mbuombuo, le 11ème *mfom*. Sa fabrication, toujours en double, nécessite plusieurs mois, jusqu'à neuf parfois. Elle implique le choix d'un bois particulier auquel les Bamouns attribuent des pouvoirs protecteurs. Les artisans qui sculptent le trône ne façonnent pas un élément de mobilier, mais un objet symbolisant à la fois le pouvoir du *mfom* et le lien qui l'unit à son peuple[11]. Que ce soit l'assise ou le support destiné aux pieds du monarque, des figures humaines sont représentées, qui le servent, le soutiennent, l'accompagnent. Le Mandu Yenu est consacré au cours d'une

[10] Christaud Geary, op cit.
[11] Aboubakar Njiasse Njoya, op cit., p 10.

©The Quilombo Publishing 2021

cérémonie rituelle convoquant l'esprit des rois défunts, avant d'être régulièrement béni. Qui se sépare volontiers d'un objet consacré ? D'autant que le souverain bamoun, lors de son intronisation, est investi de l'esprit de celui qui l'a précédé. Il s'inscrit ainsi dans une chaîne successorale qui fait de lui la figure vivante de tous ceux qui régnèrent avant lui :

> À partir de ce moment-là, et en vertu de la tradition qui fait qu'un successeur n'est pas seulement l'héritier des droits de son prédécesseur mais qu'il succède à la personne de celui-ci, le continue et s'identifie à lui, le roi qui venait d'être mis sur le trône s'identifiait à toute la lignée des rois bamouns et pouvait être interpellé par le nom du fondateur du royaume, Nša're : aux yeux des Bamouns il était Nša're[12].

Après avoir fréquenté ce roi bamoun pendant plusieurs années, on peut supposer que les Allemands n'ignoraient plus les aspects importants de sa culture. Quoi qu'il en soit, le refus persistant de *mfom* Njoya aurait dû les amener à s'incliner. Ils avaient face à eux un homme qui, pour leur prouver sa fidélité, n'avait pas hésité à dénoncer la résistance anticolonialiste, se couvrant les mains du sang des martyrs camerounais. Les Allemands laissèrent la culture bamoun intacte mais ne la respectèrent pas pour autant. Ce que les Bamouns chérissaient n'était, pour les colons, que de la marchandise.

Mfom Njoya, qui se sentait femme dans sa relation avec les Allemands resta-t-il pour son peuple un roi au sens plein du terme ? Chez les Bamouns, les femmes ne siègent pas en principe sur le trône et le visage public du souverain se veut glorieux, puissant. C'est dans l'intimité qu'une douceur qualifiée de féminine est bienvenue de sa part[13]. Or, au vu de la mésaventure du Mandu Yenu qui finit par être cédé aux Allemands pour paraître désormais dans un de leurs musées – quand il n'était que rarement présenté aux Bamouns eux-mêmes et ce lors d'occasions très précises –, il semble bien que la colonisation ait fait surgir, dans l'espace public, la figure intime du roi. Le Njoya colonisé qui défendit en vain le trône sacré de ses pères pour s'en séparer en 1908 fut, dès lors, un monarque dont l'autorité avait été entamée. Non parce qu'il avait perdu le respect de ses sujets, mais parce que lui-même voyait ainsi les choses et se sentait femme, donc interdit de gouverner selon la vision des siens. Si le roi bamoun est considéré comme père et mère du peuple – le second aspect se

[12] Claude Tardits, « L'étiquette à la cour royale bamoun (Cameroun) », *Publications de l'école française de Rome, N°82*, 1985, pp. 179-198.
[13] Claude Tardits, op cit.

©The Quilombo Publishing 2021

rapportant à la fonction nourricière du pouvoir –, il importe que cette androgynie symbolique soit maintenue et que chacune des polarités s'exprime dans le milieu adéquat.

Livrer le Mandu Yenu à des étrangers, n'était-ce pas aussi se priver de la force de ces ancêtres mâles dont on abritait en soi l'esprit et que l'on représentait ? N'était-ce pas consentir à l'obsolescence de leur legs et l'invalider d'un geste ? Pour ce roi si soucieux de la postérité de ses pères qu'il coucha lui-même par écrit leur histoire, un tel acte était sans doute bien plus grave que la délation par laquelle il s'était rendu complice de l'exécution de résistants anticolonialistes. À ses propres yeux, ce sont les siens que Njoya trahit et, après cela, l'histoire ne pouvait lui rester favorable. Elle ne le fut pas. Notons qu'aucun rêve prémonitoire n'avertit le roi de la défaite des Allemands dans la Grande guerre, de l'arrivée des Anglais qui ne restèrent qu'un an en territoire bamoun, encore moins de celle des Français qui feraient voler en éclat son pouvoir. Les grands Bamouns du passé avaient apparemment cessé de parler à leur descendant pour lui révéler les dangers à venir, la conduite à tenir. La féminisation du roi opéra en deux étapes. La première fut la soumission aux étrangers contre lesquels Njoya ne s'associa pas à d'autres comme il le fit pour gagner la guerre civile au début de son règne. La seconde, qui découla de la première, consista à se séparer du Mandu Yenu de son père, le roi Nsangu. D'un certain point de vue, Njoya fut une femme au pouvoir, ce que la tradition de son peuple ne permettait pas en dehors de conditions précises.

Cette féminisation qu'évoque son propre petit-fils, Aboubakar Njiasse Njoya, attribuant à son aïeul les propos qu'il rapporte à ce sujet, amène à interroger la place véritable des femmes dans l'environnement politique bamoun. S'agissant du trône, soulignons-le à nouveau, il leur est a priori inaccessible. S'il arrive aux épouses royales de prendre place sur fauteuil destiné au monarque, la chose a lieu en catimini et il est entendu qu'une femme ayant reçu une bonne éducation ne se le permettra pas. Pourtant, ces femmes qui ne gouvernent pas en principe sont loin de s'absenter de l'histoire du Mandu Yenu et du pouvoir bamoun. En réalité, si l'objet peut conserver un intérêt véritable de nos jours, c'est aussi parce qu'il mène à elles et impose de les tirer du silence. Le nom du trône lui-même invite à cela, puisque Mandu et Yenu étaient deux épouses royales. Mandu, la plus jeune, était la favorite de Ngulure, le 9ème roi des Bamouns. Yenu, la plus âgée, était une de ses plus anciennes épouses, peut-être parmi les premières. Les deux femmes éprouvaient l'une pour l'autre une grande affection et leur différence d'âge ne gêna pas leur amitié.

©The Quilombo Publishing 2021

Informée par le roi qu'il souhaitait désigner comme successeur un des fils qu'ils avaient eus ensemble, Mandu refusa et suggéra que soit choisi Kuoto, le fils de Yenu.

Ngulure écouta le conseil de sa jeune épouse et, quand il mourut, son fils Kuoto devint le 10ème roi des Bamouns. Comme le voulait la tradition, le nouveau monarque, habitant désormais l'identité de son prédécesseur, reçut en héritage ses jeunes épouses. Mandu en faisait partie. Elle savait qu'il en serait ainsi. Avec elle, il eut trois fils. Pour la remercier d'avoir favorisé sa mère et donc lui-même, le roi choisit pour lui succéder Mbuombuo, le deuxième fils de Mandu. C'est ce monarque-là, Mbuombuo, le 11ème roi bamoun, conquérant, flamboyant et inventif, qui conçut le premier Mandu Yenu. Baptisant le trône du nom de ses mère et grand-mère, il rendit hommage à leur amitié qui avait fait de lui un roi. On ne sait si son intention fut aussi de souligner le rôle des femmes dans la royauté bamoun, mais ce résultat est indéniable. Les rois bamouns naissent toujours d'épouses royales. Il faut entendre par là des femmes sans ascendance captive, la condition servile écartant de l'exercice du pouvoir[14]. Ils peuvent aussi être les fils de princesses de sang et, comme l'indique l'histoire qui vient d'être relatée, les femmes sont écoutées dans leur désignation. Ainsi, privées a priori de l'incarnation physique du pouvoir, elles contribuent néanmoins à faire les rois. Lorsque l'un d'eux est intronisé, il choisit parmi ses frères deux vice-rois, mais également, une femme que l'on appelle *mômamfon*.

Troisième personnage du royaume après le roi, la *mômamfon* en symbolise la féminité. Si elle ne siège pas sur le trône, cette princesse est considérée comme partageant le pouvoir et fait partie des principaux conseillers royaux. Comme ailleurs en Afrique subsaharienne, sans nécessairement permettre aux femmes de régner, la société bamoun ne conçoit pas son bon fonctionnement sans que leur voix soit entendue. À la cour du roi bamoun, outre les fonctions domestiques connues à travers le monde d'hier à aujourd'hui, les femmes sont affectées à la protection des sanctuaires et, fait peu banal qu'il importe de mentionner, il existe une garde féminine[15]. Faire partie d'un corps de garde, c'est être entraînée au combat, la défense étant la mission d'une telle unité. Contrairement à ce que l'on a pu observer sur d'autres continents, en Europe par exemple, la féminité n'est pas vue ici comme devant se limiter à la grâce et à la douceur. L'autorité, la sévérité, la recherche

[14] Il y eut au moins une exception avec le roi Nguwuo, le 14ème, mais son règne fut mal vécu et reste perçu comme illégitime.
[15] Claude Tardits, idem.

©The Quilombo Publishing 2021

des biens matériels ou les qualités guerrières sont acceptées chez celles qui les manifestent. Deux épouses et mères de rois l'ont démontré de façon assez spectaculaire.

La première, dont le nom était Ngungure mais qui se fit appeler Chetfon était la fille du roi Mbuombuo, la mère du roi Nsangu et la grand-mère de Njoya. Elle se distingue dans l'histoire des Bamouns pour avoir siégé sur le Mandu Yenu, bien que cela n'ait pas duré plus d'une demi-heure. Alors la seule en mesure de transmettre le pouvoir à son fils, elle fut placée sur le trône le temps d'effectuer cette passation. Chetfon, le nom qu'elle choisit de porter, signifie « celui ou celle qui dépasse le roi ». En prenant ce nom, elle voulait marquer l'antériorité de sa royauté sur celle du *mfom*. Ce fut une femme fortunée, possédant dix-sept plantations, ayant sa cour et ses gens, soit une communauté de trois mille âmes[16]. Connue pour sa générosité, son humour ou son tempérament affable, Chetfon le fut aussi pour son implication dans les affaires de l'État et son ascendant sur le peuple :

> Lorsqu'elle parlait de la guerre aux Pamɔm, ceux-ci l'écoutaient avec plus de respect qu'ils n'écoutaient le roi. Elle parlait de la guerre avec une très grande force. Elle en parlait comme un homme peut en parler[17].

Chetfon fut donc reine de fait. Sans en avoir le titre au-delà des trente minutes pendant lesquelles la mère du roi Nsangu prit place sur le Mandu Yenu, elle en eut le pouvoir. « Parler de la guerre », on l'aura compris, ce n'est pas relater celles du passé, mais dire s'il est opportun de la faire au présent, contre qui et de quelle manière. En tout temps et en tout lieu, il s'agit là d'un domaine régalien par excellence. Les spéculations en la matière sont inutiles, mais on se plait tout de même à imaginer cette femme face aux Allemands désireux d'emporter chez eux le trône des rois bamouns. La différence entre un roi féminisé et une femme puissante s'impose d'elle-même. L'un est abaissé, l'autre est en pleine possession d'un pouvoir qu'elle tient à la fois de son statut social et de son propre tempérament. Chetfon ne semble pas avoir été une femme tout à fait conventionnelle, comme en témoigne sa vie maritale et amoureuse. En effet, elle divorça à cinq reprises, ce qui a le mérite de nous apprendre que la chose était admise. Après son cinquième divorce, elle ne se maria plus, mais eut divers compagnons.

[16] Histoire et coutumes des Bamum, Mémoires de l'Institut français d'Afrique noire – Centre du Cameroun, 26 : 125, 1952.
[17] Histoire et coutumes des Bamum, op cit.,

©The Quilombo Publishing 2021

Les princesses bamouns étaient réputées pour jouir d'une grande liberté sexuelle. Cependant, Chetfon n'était pas une princesse mais une épouse royale. En tant que telle, il ne lui était pas permis d'entretenir des relations intimes avec d'autres que le *mfom*. La sanction était la mort pour ceux qui transgressaient cette règle. C'est ainsi que Chetfon vit périr plusieurs de ses amants, ce qu'elle dénonça toujours avec véhémence. Elle recherchait un compagnonnage qui ne lui fut pas accordé, et chacune de ces pertes la plongea dans la déprime. On craignit même son suicide à la suite de l'un de ces arrachements, ce qui révèle sa quête d'une relation amoureuse et ses sentiments sincères pour ces hommes. Ceux-ci devaient d'ailleurs partager sa passion, puisqu'ils n'ignoraient pas la loi et prenaient néanmoins le risque d'être mis à mort. Chetfom étant une personnalité du royaume, ses passions amoureuses pouvaient difficilement être dissimulées.

Ce n'était pas sans raison que les Bamouns faisaient peser de si lourds interdits sur la sexualité des épouses royales, quand les princesses ou même les mères des femmes du *mfom* vivaient plus librement. Parce qu'elles pouvaient avoir accès à l'intimité du roi, les épouses royales ne devaient ni être touchées, ni donner des objets leur appartenant, ni laisser d'autres boire dans leurs coupes, etc. On craignait les empoisonnements, la transmission de maladies qui auraient pu toucher le roi sans que la provenance exacte en soit connue. La règle, stricte, s'appliquait même à celles que le *mfom* n'avait pas encore connues, l'accès à sa couche étant rare pour un grand nombre d'entre elles. Il s'agissait aussi de ne pas ravaler le roi au rang du commun, et celles qui lui avaient appartenu ne pouvaient être à d'autres. Dans le cas de Chetfom, maintes fois divorcée, on aurait pu envisager une certaine souplesse, mais elle était femme. Or, une perception conservatrice des rapports hétérosexuels qui n'a d'ailleurs pas disparu, veut que la femme se donne à l'homme qui la possède et non l'inverse. En se donnant à des hommes, l'épouse royale offre le bien du roi, le corps du roi. Elle est un Mandu Yenu d'un genre particulier : celui de la sphère intime, de la nudité, de la pureté du sang royal. C'est encore plus vrai si, n'étant pas ménopausée, il lui est possible d'enfanter. On prête également à l'acte sexuel une dimension mystique, laquelle expose la femme à des périls mortels. C'est ce que laisse entendre le roi lorsque Chetfon proteste une fois de plus après l'exécution de son compagnon[18].

Si la loi des Bamouns lui parut exagérément dure en ce qui concernait sa vie amoureuse, Chetfon ne faisait pas preuve de sensiblerie lorsqu'il s'agissait de régler les

[18] Histoire et coutumes des Bamum, op cit., 26 : 126.

©The Quilombo Publishing 2021

problèmes. Son fils Nsangu perdit la vie sur le champ de bataille. « Celle qui dépasse le roi » fit son devoir en rappelant qui devait lui succéder, précisant d'ailleurs qu'elle était à l'origine du choix. Puis, afin de laver l'honneur de son fils sur lequel pesaient des accusation concernant des femmes qu'il se serait appropriées, Chetfon tua celles-ci de ses propres mains. Elles étaient douze. Les raisons qui la poussèrent à mettre fin à ses jours dans la foulée restent quelque peu obscures. Ce que l'on note, c'est que deux des sœurs du roi défunt se pendirent en apprenant la nouvelle de son décès à la guerre. Ces suicides, rares dans les sociétés subsahariennes où l'on révère plus que tout la vie et quelles qu'en soient les conditions, attirent l'attention sur les singularités de l'univers bamoun. Rythmée par les intrigues à l'instar de tous les lieux de pouvoir, la cour royale des Bamouns conserve ses mystères. Le compte rendu de Njoya dans son *Histoire et coutume des Bamum*[19] est peu précis sur quantité de sujets. Un roi n'est pas un historien. Quoi qu'il en soit, dans la section intitulée « livre des mères des rois », la place faite à Chetfon est une des plus remarquables. Épouse et mère de rois, ses qualités personnelles la firent aimer et respecter de la population, consacrant ainsi sa royauté.

Une autre femme prit place sur le trône des rois bamouns, et plus durablement. À la mort de son père au cours d'une des nombreuses guerres qui émaillèrent l'histoire des Bamouns, Njoya était encore trop jeune pour régner. C'est alors sa mère, la redoutable Njapudunke, qui assura la régence et gouverna le royaume pendant treize ans. De toutes les mères de rois, Njapudunke est la plus connue. Certes, parce qu'elle fut la mère du dernier véritable souverain bamoun, mais également, en raison de son engagement total dans les affaires du royaume. Fine diplomate, elle sut désamorcer les conflits, mais ne recula pas devant la guerre quand cela lui parut nécessaire.

> Pour la guerre, Nə Nʒapnduŋke grondait comme un homme. Elle parlait si fort qu'un homme qui l'écoutait paraissait être une femme devant un homme (…) Tout le monde, même les étrangers, l'approuvait plus que le roi[20].

Ce fut elle qui conseilla au jeune Njoya de faire appel aux Peuls afin de vaincre ses opposants et de se maintenir sur le trône. Du côté de cette reine, guère de passions amoureuses. Ce fut avant tout une femme de devoir. Elle mit toutes ses forces dans le gouvernement du royaume, préparant ainsi le règne de son fils, écartant ses ennemis de

[19] Texte traduit en français par le pasteur Henri Martin
[20] Histoire et coutumes, op cit., 27 : 133.

©The Quilombo Publishing 2021

manière définitive s'il le fallait. Quand Njoya fut intronisé, elle continua de le soutenir, tout en s'occupant de ses propres affaires. Propriétaire de vingt-trois plantations, la reine Njapudunke était une femme fortunée dont la suite comptait neuf mille personnes. L'abondance de ses cultures lui permit de nourrir la population entière du royaume pendant une période de disette, ce qui signifie qu'elle prit complètement à sa charge la fonction nourricière du pouvoir royal. Convertie au christianisme, la reine Njapudunke prit le nom d'Élisabeth. Elle aima les constructions et les objets de style européen. Implacable quand elle rendait la justice en tant que régente, Njapundunke fut auréolée d'une réputation de cruauté, n'hésitant pas à mettre à mort ceux qu'elle avait jugés coupables. Elle fut d'ailleurs enterrée avec son couperet, un de ces couteaux utilisés pour les exécutions ou les sacrifices à travers l'Afrique subsaharienne. Le faste de ses obsèques dépasse l'entendement, tant furent nombreux les puissants qui tinrent à lui rendre hommage, tant furent importantes les dépenses consenties pour la conduire avec les honneurs à sa dernière demeure.

On le voit, la royauté chez les Bamouns n'exclut pas tout à fait les femmes. La règle en la matière est claire :

> Ni le neveu du roi, ni son frère, ne doivent lui succéder. S'il n'y a pas de fils du roi, on choisit une fille[21].

Celle-ci sera par la suite remplacée par son fils, à condition que le père soit d'ascendance royale. Si la princesse n'a pas encore enfanté, il lui est choisi un époux dans le respect des règles. Une troisième femme, appelée Nsinsa, fut reine des Bamouns, mais son histoire n'est pas relatée dans le « livre des mères des rois ». Après cette évocation des dames du trône, qu'elles aient été gardiennes des sanctuaires, sentinelles affectées à la protection du palais, princesses jouissant d'une grande liberté sexuelle, *môməfom* et surtout gouvernantes de fait, on se demande ce que voulait dire le roi en affirmant se sentir féminisé face aux Allemands. Chez les Bamouns comme au sein d'autres sociétés subsahariennes, la féminité fut une notion plus complexe, plus riche qu'elle ne le fut en Europe. Même pour les femmes de haut rang qui pouvaient se passer de travailler, la féminité n'impliquait pas la faiblesse physique, la peur du sang, la mollesse et le manque d'autorité. Les mères des rois bamouns, y compris les moins connues, surent souvent acquérir et consolider une fortune. La féminisation dont fut affligé *mfom* Njoya était sans rapport avec le féminin tel

[21] Histoire et coutumes, op cit., 71 : 189.

que compris par les siens. Il s'agissait surtout d'une condition politique comparable à celle sociale des femmes ordinaires dans une société patriarcale, une situation d'impouvoir dans laquelle les décisions de l'autre s'imposent à vous. De ce point de vue, Njoya n'était pas le seul dans ce cas. L'inégalité systémique qui perdure dans les rapports entre Afrique et Europe étend aux peuples subsahariens actuels la déchéance de leurs rois d'autrefois. Des objets royaux issus d'une Afrique subsaharienne envahie, terrassée, pillée, aliénée, peuvent être montrés en Europe. Cependant, les joyaux de l'art européen ne voyagent pas vers l'Afrique. Ce n'est qu'un exemple pour montrer combien il est difficile de donner des suites acceptables à l'expérience coloniale. Tant que l'asymétrie entre les grandes régions du monde que sont l'Afrique et l'Europe persistera, les choses ne pourront évoluer. En ce qui concerne le Mandu Yenu, trône des rois bamouns baptisé en hommage à deux femmes, souhaitons que son exposition permette de faire connaissance avec les Subsahariennes au-delà des clichés.

Léonora Miano

Lomé, le 30 décembre 2021.